

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

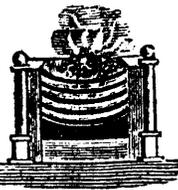
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



SOMMAIRE DES MATIERES.

ROSEMARY ; DATE LILIA, (Poésie).

ROSEMARY.

I.

Les derniers rayons d'une journée d'été éclairaient l'intérieur d'une pauvre chaumière écossaise, dispensant par portions inégales leur clarté mourante sur quelques meubles grossiers et des instrumens d'agriculture fixés sans symétrie autour des murs. À hauteur d'appui et comme à la place d'honneur, un vieux fusil retenu horizontalement par trois crochets en bois dur semblait être l'objet de luxe de la pièce. Des doigts soigneux avaient réuni avec autant d'adresse que de respect, à l'aide de nombreux fils de fer, le canon à la crosse. Un long service avait dû nécessiter ce travail anatomique sans lequel depuis longtemps une partie de l'arme aurait quitté l'autre. Deux claymores couronnaient le manteau de la cheminée et attestaient par leurs pâles fourreaux de poussière l'absence de guerres civiles. En prévision des premiers feux de l'hiver, des ramées de bois morts, des brassées de fougère des tas de feuilles sèches s'amoncelaient auprès du foyer, à chacune des encoignures.

Au dessus d'un coffre dont les sculptures naïves en faisaient pour le temps sinon un objet de valeur, du moins un morceau de curiosité, se dessinait, mal joint, déjeté aux deux extrémités, le chassis irrégulier d'une croisée, la seule par où la lumière s'introduisait dans la cabane quand la porte était fermée. En ce moment elle permettait aux yeux affaiblis du soleil d'animer et de caractériser avec une espèce de tendresse les diverses misères d'un ameublement aussi rare que décrépit. Peut-être étaient-ce des portraits d'anciens rois du pays ou d'antiques seigneurs de la contrée que ces gravures semées au vol entre la porte et la croisée, sous la corniche de la cheminée qui ne leur avait épargné ni les taches de suif de la lampe ni les nuances pittoresques de la fumée du charbon. Elles étaient si vénérables qu'on ne distinguait plus que l'intention chez l'ar-

tiste d'avoir essayé de représenter quelque chose de noir sur quelque chose de blanc.

Quelques fauteuils en ruine, mais dont le bois conservait encore des filets de dorure mal usés par le temps, marquaient l'effrayante distance qu'il y avait entre celui qui s'en était fait honneur jadis et celui qui les possédait maintenant. A voir leur dos fracassé, leurs bras pendans, leurs soies déchirées, on eût dit, dans l'attitude qu'ils gardaient, de vieux amis du maître, pauvres comme lui, attendant son retour attardé par les mauvais chemins. Que faisaient là ces fauteuils paralitiques ? Comment y étaient-ils venus ? C'était une question posée et peu résolue par les autres meubles d'alentour. Le reste de la pièce se présentait trop confusément à l'œil, surtout à cette heure d'indécision placée aux confins du jour et de la nuit, pour se cacher avec ordre sous la plume si méthodique de la description. Dans un coin sombre s'élevaient des faisceaux de roseaux desséchés destinés à devenir des lignes de pêche à l'époque des eaux poissonneuses, et de leur cime abaissée circulairement partaient à profusion des toiles d'araignée dont les filets s'attachaient au plafond, après bien des guirlandes flottantes dans l'air. À un autre angle cinq ou six cages vides s'empilaient en laissant voir le long de leurs bâtons croisés la trace luisante des escargots. Parfois quelques-uns de ces animaux redoutés du jardinier tombaient de leur appui sur le sol. La solitude de la chaumière en était un instant troublée. Cependant toute cette pauvreté était adoucie par plusieurs traits qui ça et là révélaient, à côté de la maturité du principal locataire, la présence de la jeunesse. Un cinturon noir assez frais, assez élégant, déposé sur une table ; une toque bleue avec une belle grenade rouge au sommet jetée sur un fauteuil ; quelques livres reliés avec goût épars sur une étagère ; des fleurs flétries, mais flétries depuis peu, répandues à terre.

—Après tout, dit un vieillard en haillons qui ouvrit et ferma sur lui la porte de la chaumière, la journée n'a pas été mauvaise. Peu d'argent, le pays n'en produisant pas en abondance, mais quelques provisions. Trois pains, des pommes et deux flacons de bière. Ma bonne mine m'aura porté bonheur aujourd'hui. On remarquait ma joie. Qu'as-tu donc, vieux Nol ? me demandait

l'un. Aurais-tu trouvé une bourse pleine d'or dans ta poche percée ? Pourquoi rentre-t-il si gaîment chez lui ? s'informait l'autre. Va-t-il à quelque rendez-vous d'amour ? Oui, curieuses commères, oui, importuns bavards de la très caucuse ville de Perth, me disais-je tout bas, j'éprouve toutes les satisfactions à la fois, car ma fille bien aimée arrive ce soir ; Rosemary va venir. Je l'attends. N'est-ce pas un rêve ? Dans un instant elle sera assise là : je verrai son doux visage ; ses yeux vifs et si beaux me regarderont. Moi qui ne tiens pas extrêmement à la vie, je ne voudrais pas mourir avant demain. C'est que je ne l'ai pas vue depuis trois ans ma charmante Rosemary ! Trois ans changent les enfants en belles et grandes filles. Qu'il me tarde de l'embrasser ! Si mes regards, si mes désirs pouvaient l'attirer et lui abrégé le chemin !

Après avoir déchargé sa poche sur la table, Nol ouvrit sa croisée.

—Mais qu'est-ce donc que ces lumières portées de place en place là-bas dans la vallée ? Quelque fiancé va-t-il en grand cortège faire visite à la fiancée ? Serions-nous des noces demain ? Tant mieux ! la première part de chaque plat me revient, c'est mon droit, le droit du mendiant. Mais je ne vois encore venir personne. La nuit est cependant bien claire. Quelle douce clarté répand la lune ! C'est toujours comme pendant ma jeunesse. Rien ne vieillit là-haut.

Un bruit se fit derrière le vieux Nol, interrompu dans ses réflexions ; la porte de la cabane s'était ouverte. Un jeune homme s'était jetté dans un fauteuil, ou plutôt y tomba d'accablement, après avoir lancé avec colère son bâton ferré loin de lui.

—Je suis brisé, s'écria-t-il, maudit soit le métier !

—De la mauvaise humeur ce soir, mon garçon ?

—Oui, Nol, de la mauvaise humeur, du découragement ! On n'en a jamais fini avec ces étrangers. Guide, examinons encore ce lac ; est-il profond ? d'où viennent ses eaux ? qui s'y est noyé ? Guide, que s'est-il passé d'historique dans ce château ? quel en fut le premier seigneur ? comment nommait-on sa femme ? alla-t-il en terre sainte avec le roi Richard ? Toby, quel combat a-t-on livré sur ce pont ? Raconte nous la tradition. Chante-nous la chanson du vieux temps qui rappelle ces combats. Guide !. Je ne puis y suffire. Puis ils veulent revoir les mêmes objets par un effet de lune ou pendant la tempête.

Toby envoya un soupir au plafond, où ses regards s'attachèrent.

—Toby, mon garçon, chaque jour tu deviens plus sombre et plus mécontent, et le métier te semble plus rude. Ce ne sont pas tes jambes

pourtant qui sont fatiguées. Tu es de fer : je te connais.

—Qu'est-ce donc ?

—Ce n'est pas ta poitrine non plus : deux petites chansons pour égayer le voyageur et quelques récits ne l'épuisent pas. Je sais d'où vient ta tristesse.

—Oui, mon vieux Nol, vous le savez. Et dites, n'est-ce pas une dure condition que celle de faire voir à des étrangers, comme une curiosité frivole, pour une pièce de monnaie, ces vénérables châteaux qui ont appartenu à mes ancêtres ?

—Et un peu aux miens, s'il vous plaît. M. Toby.

Toby reprit comme si sa phrase n'avait pas été coupée :

—N'est-ce pas dur de dire avec l'insensibilité d'une machine : Cette trace de sang au mur, c'est le sang d'un laird assassiné chez lui, dans son palais, à l'avènement de Guillaume de Hanovre. — Très bien, guide ! voilà dix shellings pour toi... Continue !

—Là je t'arrête, Toby. Ils ne donnent pas tous dix shellings. Tu es généreux dans ta colère.

Toby poursuivit :

—N'est-ce pas une confusion de dire : " Regardez ces portraits de héros ; ce sont les anciens maîtres du manoir. J'ai l'honneur de les montrer à vos seigneuries." Et d'entendre ricaner autour de soi de jeunes fats en habits boutonnés jusqu'au menton, guêpes et papillons de Londres, qui se moquent de ces visages souverains, de ces attitudes chevaleresques, de ces costumes parce qu'ils ont vieilli. Le sang me monte au visage ; et je suis toujours tenté de me retourner pour m'adresser aux portraits en leur disant : " Nobles Anglais d'autrefois, voilà les Anglais d'aujourd'hui : je vous les montre."

—Tu aurais tort, mon enfant, grand tort : les portraits ne te donneraient rien.

—Ou bien je suis tenté de me jeter par la croisée l'un de ces châteaux.

—Ne le fais pas, Toby : tu tomberais dans mon chapeau. Car ce que tu ne moissonnes pas sous les voûtes des palais dans ton office de guide, je le glane à la porte en ma qualité de mendiant subalterne. Tu es le mendiant littéraire et je te cède le pas.

—Je n'ai pas votre courageuse indifférence Nol ; vous semblez vous être mis au-dessus de cette douleur sans laquelle je ne puis voir notre abaissement honteux. La misère vous a dompté ; vous ne vous plaignez jamais de son horrible tyrannie ; souvent même dans votre barbe grise et entre vos paupières ridées j'ai vu passer le sourire, quand moi, le cœur souffrant, le front humilié,

lié, je pleurais en recevant l'aumône de l'étranger.

—Sais-tu, mon jeune compagnon, répliqua Nol en allant à la croisée et en venant, reprendre aussitôt sa place, que tu lui en donne parfois tout juste pour son argent.

—Ne voudriez pas que pour une poignée de mauvaise monnaie je répondisse sans humeur à leurs sottises questions.

—S'il n'y avait que de l'humeur dans ta mauvaise volonté, je te pardonnerais aisément. Mais la mémoire paresseuse s'est souvent ressentie en ma présence de la triste disposition de son esprit. Je t'ai entendu confondre avec intrépidité les faits et les dates d'une époque ou d'un règne, et peut-être est-ce dans ces momens de trouble que tu as remarqué en moi cette ironie dont tu viens de te plaindre. La vieillesse n'est pas toujours indulgente.

L'amour-propre de Toby se trouva si soudainement blessé que les atteintes portées par lui-même à sa sensibilité en exposant les ennuis de sa profession de guide disparurent. Compromis dans sa science, le jeune homme rougit, essaya de se défendre plus vivement encore qu'on ne l'attaquait, car Nol n'avait apporté aucune rigueur à sa remarque ; il ne parvint pas à dominer son émotion de dépit et de honte.

—Les erreurs de ta mémoire, reprit le vieillard, dont l'oreille se faisait de plus en plus attentive à mesure que la nuit s'épaississait autour de la chaudière, ces erreurs, mon bon Toby, sont faciles à réparer. Pour les jeunes gens distraits comme pour les vieillards oublieux, il y a des livres écrits par les sages. Veux-tu que nous consultations ensemble ces livres précieux, un de ceux où les malheurs de notre pays sont écrits avec fidélité ?

Le vieillard alluma sa lampe de fer.

—Soit ! répondit Toby, dont la vanité ne cessait pas de souffrir malgré le ton de bonté du vieux Nol ; à mon âge on ne prétend pas tout connaître ; je me repentirais d'un tel orgueil si je l'avais jamais eu.

—Voyons, dit Nol après avoir pris un livre sur l'étagère où reposait sa petite bibliothèque, serais-tu fâché contre moi, Toby ? Tes paroles sont modestes, mais ta voix est amère. Enfant, sois meilleur, ou plutôt reste comme tu es, va ! bon et fier, impétueux et soumis. Cela n'aura pas du moins été long, n'est-ce pas ?

La main de Nol s'arrêta sur l'épaule de Toby, et le jeune et le vieux visage se sourirent comme celui d'un père et d'un fils, heureux d'examiner l'un dans l'autre leurs propres traits.

—Assieds-toi là, Toby.

Assis sur un petit banc devant Nol, dont la tête s'encadra, non sans quelque dignité, dans un fauteuil, Toby, placé beaucoup plus bas, regardait avec une fixité tendre le petit livre que le

vieillard tenait encore fermé dans sa main.

Enfin, Nol ouvrit lentement le livre, objet de l'attention persévérante de son jeune compagnon, et élevant la voix, il fit cette question :

—Quel fut le fils de Marie Stuart ?

—Marie ! doux nom qui me ravit comme si c'était celui de ma mère ou de ma sœur ! ange du ciel, amour de notre Ecosse !

—Toby, tu réponds en poète : ce n'est qu'une simple leçon d'histoire que tu répètes ici. Laissons le charme des noms ; instruisons-nous des évènements qu'ils rappellent.

—Eh bien, répliqua Toby, le fils de Marie fut Jacques Ier d'Angleterre ou Jacques VI d'Ecosse, qui fut père de Charles Ier, roi entre deux échafauds, entre deux boureaux, entre Elizabeth et Cromwell.

—Mon jeune guide, vous étiez poète il n'y a qu'un instant, je vous en ai accusé, vous voilà maintenant homme de parti. On ne vous paye pas pour cela.

—Pardon, répondit Toby. Continuez, Nol : apprenez-moi bien mon métier de mendiant.

—Silence à tes plaintes, mon écolier, ou tu n'auras que du pain à ton dîner demain.

—Légère privation, maître, car nous n'avons pas d'autre dîner bien souvent.

Nol tendit sa main à Toby qui y posa les lèvres. Nol penchait toujours la tête du côté de la porte pour voir si l'on ne venait pas.

—Dis moi maintenant à qui a appartenu le château démantelé, couvert de lierres, qui est là-bas, dans la vieille vallée de la Chandeleur.

—An capitaine . . .

—A quel capitaine ?

—Au capitaine Pourtant je n'aurais pas dû oublier ce nom.

—Dalgety, dit Nol.

—C'est cela : Dalgety ! qui commanda les Ecosseis lorsque Gustave-Adolphe les appela auprès de lui dans ses armées ; ils étaient dix mille. Ils furent victorieux à Leipsick ; à Magdebourg, à Lutzen, partout où ils se montrèrent. Trois de mes aïeux s'y trouvèrent : deux y périrent ; l'un m'a transmis ses titres.

—Guide, assieds-toi. Pas d'enthousiasme ; je n'ai que cinq shillings à vous donner. Mais c'est bien répondu. Et quel fut le successeur de Jacques II d'Angleterre ou de Jacques VII d'Ecosse ?

—Guillaume d'Orange, son gendre, qui lui vola publiquement sa couronne en pleine paix.

—La seconde moitié de la phrase, si tu l'emploies ainsi devant les étrangers, Toby, fera que la première moitié ne te sera pas payée. Tu n'auras rien pour le tout.

—Je la dis toujours toute entière à qui veut l'en-

tendre, car, par ma mère, je suis du sang de ceux qui n'abandonnèrent pas la cause malheureuse de leur roi. Et quand, dans un de nos châteaux, je montre un de leurs portraits, je salue et je ne tends pas la main.

—Guide, on ne vous demande pas votre propre histoire : dites-nous plutôt où mourut Jacques II.

—A Saint Germain, sous le toit de l'exil ; dépouillé de son trône, de sa royauté, de ses biens par la maison de Hanovre, il rendit le dernier soupir au milieu de sa noblesse, qui, pour vivre ou pour ne pas mourir de faim, se vit obligée de travailler le bois et le fer, de labourer la terre en France. Mon grand-père, qui passait six mois de l'année à la cour de Saint-Jacques et six mois dans son château, au milieu de ses vaisaux, se fit maçon à Paris, un des plus braves et magnifiques seigneurs du comté de Perth.

—Guide à ta tâche ; et réponds-moi : Combien Jacques II laissa-t-il d'enfants ?

Distrait par la vue du petit livre qui le fascinait et dont il avait mieux distingué la forme et la couleur depuis que Nol l'avait déposé un instant pour aller vers la porte où il avait cru entendre frapper, Toby répondit :

—Deux garçons et une fille.

—Comment se nommait celle-ci ?

—Anne.

—Et les deux garçons ?

Toby resta au bord de la réponse ; il chercha dans ses souvenirs les plus reculés, il n'éveilla pas les deux noms qu'il appelait. Comme font les écoliers malicieusement embarrassés par une question captieuse ou difficile, il essaye petit à petit de se rapprocher de Nol et de biais, en relevant la tête afin d'arriver à la hauteur du livre et d'y dérober par quelque bout la réponse. Peut-être s'avavançait-il malgré lui vers ce livre, histoire abrégée de l'Ecosse, pour mieux éclairer le doute qu'il avait eu depuis le commencement de la leçon, en l'apercevant entre les mains de Nol. Il l'effleurait déjà de ses lèvres autant que de ses yeux, lorsque Nol finement, et en pédagogue madré, releva sans affectation les deux côtés pour que Toby ne lût pas dedans. C'était une espièglerie d'écolier à maître jouée par deux mendiants dans une chaumière, au milieu du profond silence amassé entre les flancs des montagnes du comté de Perth. Une lampe fumeuse mal fixée au mur, dont elle avait noirci la surface, éclairait leur deux têtes, l'une si jeune encore, si adollescente, fraîche, l'autre ruinée bien moins encore par l'effet lent et progressif de la vieillesse que par les brusques chagrins et le frottement incisif de la pensée.

La lampe les éclairait d'en haut, de sorte que la lumière n'accusait leurs traits avec quelque précision que lorsqu'ils relevaient la tête pour se

répondre. A cette lueur inégalement répartie, la figure de Nol arquée, grave sans tristesse, touffue d'une laine qui n'avait pas encore blanchi partout, et au milieu de laquelle la force était encore, ainsi qu'un aigle qui se serait empêtré les griffes dans un champ foulé par l'orage ; cette figure, moins belle que celle des prophètes, où tout est divin, moins inspirée que celle des saints, où tout dit la résignation, rappelait ces visages de captifs qui, entrés jeunes, beaux et forts dans un cachot, y ont passé leur jeunesse et la moitié, la plus belle moitié de leur âge mur. C'étaient en effet les orages de la politique, le foudroiement des guerres civiles, coups moins nobles, mais durs, mais cuisants qui avaient ridé au faite, tourmenté, lézardé partout ces chairs si harmonieusement pectées autrefois. Grande, riche de toutes ses dents, la bouche de Nol respirait une bonhomie dédaigneuse ; dédain vaste, infini, qui ne s'adresse ni à un homme ni à quelques hommes, mais à un principe contre lequel l'âme s'est heurtée et blessée pour toujours. Nol avait cinquante-quatre ans ; mais son regard était resté à vingt ans ; il était bleu comme le bleu de la nuit sur les montagnes ; peu lumineux, mais foncé, vif, d'une pénétration froide ; en cela résidait l'homme qui n'avait pas toujours quêté son pain à la porte d'autrui. La vie du mendiant revendiquait en lui les rides des joues, les plis un peu mesquins tracés aux angles des paupières et un certain avilissement de toutes ces belles choses fanées, quand Nol, s'oubliant, croyait toujours avoir vécu comme un pauvre nécessiteux.

Toby faisait encore attendre sa réponse. Il n'avait pas cessé un seul instant de contempler le livre où la question embarrassante était écrite. Sa jeune figure pensive et occupée était bien celle des habitants, hommes des montagnes, pêcheurs des lacs, pilotes de la mer qui baigne les limites du comté. Ses cheveux blonds, taillés en rond, autour de sa tête, tombaient fins et fournis sur son front, à quelques lignes de ses yeux, qui étaient d'une indécision charmante, d'un bleu inégal, presque noirs quand ils regardaient dans l'ombre. L'air des montagnes avait doré la blancheur de son teint d'une nuance métallique qui dénotait la pureté du climat et la vigueur de l'homme. Ses jambes constamment nues avaient la flexibilité de l'acier ; trop d'embonpoint ne les déparait pas ; elles étaient la base proportionnée avec élégance et solidité au corps destiné à grandir encore et à se développer longtemps. Toby avait dix-neuf ans, il n'en accusait pas seize, tant la simplicité d'une vie laborieuse et frugale, la régularité d'habitudes arrêtaient en lui dans une sage mesure ce funeste déploiement auquel ne manquent pas d'atteindre aux dépens de leur santé les jeunes gens des grandes villes, hommes occu-

plets à dix huit ans, vieillards à trente, jamais enfans.

—Eh bien ! ne me diras-tu pas, Toby, le nom des deux garçons de Jacques II ?

—Comment voulez-vous que je vous dise ces deux noms, puisque Jacques II n'a eu qu'un fils, qui fut Jacques III, défait par le duc d'Argyle, à la bataille de Sheriffmôr ! s'écria Toby avec impatience et visiblement dépité d'avoir été joué par Nol. Pour se venger de la plaisanterie, le jeune écolier s'empara du livre ; ne s'attendant pas à ce coup d'autorité, Nol ne put l'empêcher ; il vit alors la joie, qu'éprouva Toby à la posséder. Ses mains l'étreignirent, sa bouche s'y posa ; et dès ce moment tout parut oublié : l'Angleterre, l'Écosse, les rois, les reines, les avènements, les usurpations ; le guide ne fut plus qu'un jeune homme passionné, jaloux, fou du bonheur de poser sur son cœur le trésor qu'il avait si longtemps aspiré de ses regards.

—Oui ! dit-il en repoussant de la main les efforts de Nol, qui s'agitait pour reprendre le livre ; oui ! c'est moi qui le donnai il y a cinq ans à Rosemary. Elle m'apprit à lire dans ce livre ! Je m'en souviens ! Ici, à cet endroit, elle me gronda ; ici, elle me posa un doigt sur le front en me disant t—Toby, si vous me regardez toujours ainsi, nous fermerons le livre et il n'y aura jamais plus de leçon. Ici, Rosemary me dit :—C'est bien ! moi, ami ; je suis contente de vous ; et nous placâmes une fleur entre les feuilles du livre pour marquer l'endroit heureux. La fleur n'y est plus.

—Pourquoi n'y est-elle plus ?

Toby, le superstitieux enfant, s'arrêta.

—Bon Toby ! dit Nol en se levant, il ne soupçonne pas la joie plus réelle qui l'attend. Ainsi, reprit-il tout haut, tu ne saurais pas me dire, guide ignorant ou distrait, quel surnom a adopté Jacques III depuis son exil à Rome, et comment on appelle son fils ?

—Jacques III, répondit Toby avec une fière précision, a pris pour surnom celui de chevalier de Saint-Georges, et son fils, qui sera un jour notre bien aimé souverain, est Charles-Edouard, prince de Galles.—Le père et le fils sont à Rome où Dieu ne les oubliera pas. Voilà, Nol, ce que je sais et ce que je sais bien.

—Silence ! interrompit Nol en inclinant la tête du côté où il étendit le bras ; silence ! Pour cette fois je ne me trompe pas. On vient. J'entends marcher : écoute !

—Vous attendez donc quelqu'un ?

—Écoute bien, Toby !

—Mais assurément, Nol, on arrive de ce côté par le petit sentier pierreux de la montagne. Le gravier crie sous des pas qui connaissent la mai-

son. C'est un ami, peut-être Flamborough, le pâtre. Je cours ouvrir ; on est à la porte.

—L'hospitalité, s'il vous plaît, dit du dehors une petite voix argentine de femme ! ouvrez vite.

La porte s'ouvre.

—Mon père ! s'écria la jeune fille, qui entra et courut se précipiter dans les bras de Nol.

—Ma fille ! que le Seigneur soit béni dans ses récompenses et que le bien soit rendu à celui qui fait le bien, murmurait Nol, confondant dans ce moment de trouble ses félicités de père avec ses remerciemens habituels de mendiant. Il disait encore *Dieu vous le rende*, et il embrassait les joues de sa fille, la bien nommée Rose parce qu'elle était rose, Marie parce qu'elle était bonne, Rosemary ! Il ajoutait : *Je prierai pour vous*, et et il prenait les mains de sa fille : *Dieu vous envoie de beaux enfans*, et il pleurait de joie sur la tête blonde de son enfant.

Toby regardait avec une curiosité inquiète le jeune étranger qui était entré avec Rosemary dans dans la chaumière de Nol.

II.

Le même sentiment de timidité tint à distance pendant quelques minutes Toby, le guide, et Rosemary, la fille du mendiant. Mais, comme il arrive toujours en pareille circonstance, ce fut la femme qui, la première, franchit les entraves de cette hésitation pour passer ses bras autour du cou de Toby. Ces deux jeunes têtes blondes se rapprochèrent dans un de ces divins baisers du retour, si clairs, si expressifs, qu'on apprécierait au bruit qu'ils font en tombant où ils peuvent, les années et les mois de l'absence. Cependant cette irrésistible étreinte n'empêcha pas Toby devoir un instant après avec déplaisir combien Rosemary avait cessé de ressembler à la jeune fille d'autrefois. Qu'étaient devenus ses regards longs et sauvages habitués à regarder courir l'éclair derrière les grands bois, à mesurer la hauteur des montagnes avant de les descendre à la course, et sa chevelure dénouée, roulant en flammes d'or devant ses yeux, importunant, quand le vent soufflait, ses lèvres vives, fouettant ses joues ou les cruvant tout à fait, l'air d'Amérique échoué sur les fraises des bois ; et ses mouvements sans repos qui la faisaient courir le jour et la nuit de chaumière en chaumière pour éteindre le feu de l'un ou pour allumer celui de l'autre, embrouillant le rouet des vieilles voisines mettant, un peu aidée en cela par Toby, le coq d'une basse-cour dans une autre basse-cour ; plaçant tous les œufs de cinq ou six métairies dans un seul panier, envoyé ensuite sous forme de présent à quelque nouvelle mariée ? Rosemary n'était plus cette

petite fée, le blond génie, la charmante espiègle de l'endroit. Trois ans écoulés avaient élevé sa taille et donné à ses traits un caractère presque sérieux : son maintien, le son de sa voix avaient perdu le duvet de l'enfance. L'inquiétude même, cette marque qui ne tache pas les fleurs trop mobiles, mais les fruits, se lisait à travers le voile de ses dix-huit ans. Sans l'étudier beaucoup, puisque Toby s'en était déjà aperçu, on remarquait en elle des instants de réflexion d'une durée opiniâtre ; triste présage ! fâcheux contraste ! la jeunesse et la réflexion. C'est l'enfant qui s'accoude, pose le menton sur le bord d'un tombeau de marbre et regarde dedans.

—Soyez le bienvenu ! dit le vieux Nol au pâle jeune homme que Rosemary avait conduit avec elle ; vous savez assez chez qui vous êtes ; tout ce qu'il y a ici est à vous autant qu'à moi, car on me l'a donné. Charité pour charité !

—Merci ! mon brave Ecossais, répondit le jeune homme en déposant sur la table le paquet qu'il portait au bout de son bâton de voyage, et en s'asseyant dans le fauteuil que lui présentait Toby : Merci ! je profiterai de l'offre, car j'ai besoin de me remettre de quelques trop fortes secousses causées à ma santé délabrée par la traversée de la Hollande en Ecosse.

—Peut-être avez-vous faim ? s'informa Nol.

—Et soif ? ajouta Toby.

—L'un et l'autre, répondit Rosemary en souriant à Toby et à son père.

—Du pain ! en voilà, dit Nol en avançant la table où il avait laissé tomber sa sacoche de mendiant quand il était rentré chez lui dans la soirée.

Toby courait déjà au caveau chercher quelques pots de bière.

—Et voilà des pommes d'un goût délicieux ! reprit Nol. Demain nous aurons mieux sans doute. Demain j'irai faire une tournée de bonne heure.

—Pauvre père ! dit Rosemary en couvrant de long baisers le front du mendiant. Vous ne serez pas toujours aussi malheureux, je l'espère ; déjà....

Rosemary s'arrêta.

L'étranger avait baissé la tête ; il traçait avec un petit bâton de voyage des signes distraits sur le plancher de la cabane.

—Mais je ne suis pas mécontent de mon sort, dit Nol en faisant asseoir sa fille sur ses genoux. Ne t'affriste pas ainsi ; sais donc gaie ? Raconte-moi quelque peu ton voyage. C'est toi qui as souffert, n'est-ce pas ? Tu viens de loin, de bien loin ! As-tu pensé à moi quelquefois ?

—Tous les jours, mon père. Vous savez que j'étais attendue à Edimbourg dans la famille du

comte Ruthwen, où j'étais appelée pour faire l'éducation de miss Clary, leur fille aînée, jeune personne d'une santé délicate. En arrivant, je la trouvai dans un état de faiblesse qui commençait à alarmer les médecins chargés de lui donner leur soins. Chaque jour venait prouver l'impuissance de leur art : miss Clary pâlisait de plus en plus sans éprouver de douleur violente ; la lenteur de son pouls annonçait seule l'extinction graduelle de la vie. Elle ne prenait plus de plaisir à rien. Ses desirs, dans les rares occasions où elle s'imaginait en avoir, ne souffraient aucune contradiction, même légère ; elle en exigeait sur-le-champ l'impérieuse réalisation, signe souvent certain, m'ont dit de célèbres docteurs consultés par sa famille, d'une maladie impitoyable. Avant de sortir de la vie, ceux qui son atteints de ce mal, brûlent de connaître des jouissances désirées sans accepter des délais toujours trop longs. Tantôt miss Clary souhaitait d'assister à un bal : à l'heure même des invitations étaient envoyées, on jetait des fleurs dans l'escalier, les bougies s'allumaient, la fête avait lieu ; tantôt elle demandait avec instance d'aller chasser dans un parc de son oncle, dont la seigneurie était située à quelques lieues d'Edimbourg ; à peine son vœu avait été entendu que les équipages roulaient sur les chemins de toute la vitesse des chevaux. Le lendemain d'une journée marquée par un profond évanouissement, miss Clary supplia son père de la conduire sur le continent. Les médecins furent unanimement d'avis qu'il fallait satisfaire à son caprice ; peut-être voulaient ils s'épargner le regret, en conseillant ce voyage, de la voir mourir sous leurs yeux. Docile à cette fantaisie de malade, la famille Ruthwen s'embarquait quelques jours après pour le Havre. Pouvais-je refuser de la suivre ?

—Si jeune ! murmura Nol en rapprochant plus près de son cœur sa charmante enfant toujours assise sur ses genoux. Traverser la mer !

L'étranger continuait à promener rêveusement le bout de son bâton à quelque distance de ses pieds.

Toby n'était pas encore remonté du caveau.

—Notre voyage fut heureux ; mais j'étais bien triste de quitter mon pays, vous le croirez, mon père, quoique je n'y laissasse comme les maîtres avec lesquels j'étais, ni des amis puissans ni une existence facile.

Nol embrassa sa fille.

—J'éprouvais au fond de l'âme la peine d'une exilée.

Ici l'étranger releva la tête et soupira ; il passa une main sur son front, puis il reprit son attitude méditative.

Rosemary continua ainsi :

— Grâce à l'éducation que je dois à vos sacrifices, je ne fus point une étrangère parmi la vaste population de Paris, où nous nous arrêta- mes. En moins d'un mois de séjour, je parlais parfaitement le français, une des langues du mi- di que vous m'avez fait apprendre avec le plus de soin dès mon enfance. Cet avantage que j'avais sur les autres personnes de la maison me fit sortir tout-à-coup de mon obscurité.

— De ton obscurité ! cher cœur ! interrompit amèrement Nol.

En souriant, Rosemary mit un doigt sur la bouche de son père. Elle regarda l'étranger qui n'avait pas entendu.

On cessa, ajouta Rosemary, de me traiter en domestique. J'avais fait le voyage comme une femme de chambre, derrière la voiture du comte, exposée à la poussière des grandes routes, au vent à la pluie, brûlée pendant le jour, glacée pendant la nuit, on eut pour moi des attentions nouvelles, nombreuses, délicates. Je devins la compagne, l'amie de miss Clary, auprès de laquelle ma charge d'institutrice, à cause de sa mauvaise santé, avait rarement lieu de s'exer- cer. Avec elle je visitai les riches établissemens que Paris renferme : les musées, les églises, les académies, trouvant dans chacune de ces excursions l'occasion d'employer les ressour- ces que je tirais de ma connaissance de la lan- gue française.

Nous conçûmes un instant l'espoir de ranimer l'existence de miss Clary, en l'occupant sans cesse par l'intéressante mobilité des tableaux étalés devant elle. Mais l'hiver qui s'annonça avec une excessive rigueur détruisit nos chères illusions ; miss Clary tourna ses regards affai- blis vers un soleil plus généreux, sa poitrine de- mandait l'air d'un climat doux et chaud. Nous nous disposâmes au voyage d'Italie.

— Vous avez vu l'Italie, s'écria Toby en ren- trant dans la cabane avec un pot de bière à cha- que main ; vous êtes allée à Rome ? vous auriez vu, Jacques III, notre malheureux Stuart, notre roi !

— Nous a rivâmes à Florence, reprit sans s'interrompre Rosemary, où le comte fut reçu par des compatriotes, amoureux des mœurs et du bon climat de l'Italie. Ils habitent presque toute l'année cette ville dont vous m'avez raconté les savantes beautés quand j'étudiais la lan- gue italienne, car vous connaissez Florence.

Le jeune étranger releva la tête d'étonnement Comment ce mendiant avait-il vu l'Italie ?

— A boire ! s'écria Nol, qui s'aperçut du mouvement de l'étranger. Verse, Toby, ver- se !

— J'avais bien soif ! dit l'inconnu en déposant son verre vide sur la table. Que c'est bon ! que c'est exquis, la bière écossaise ! ajou-

ta-t-il. C'est pur, vivifiant, comme l'air na- tal.

Profitant de la diversion, Toby glissa ce propos indifférent :

— Je ne sais ce qui se passe à Perth, mais en sortant de la cabane pour descendre au caveau, j'ai vu briller des lumières dans la vallée et au- tour de la ville.

— Mon garçon, je les ai aperçues il y a plus de trois heures. C'est quelque fiançaille, ai-je supposé, qu'on fête là bas.

— Cela pourrait bien être, répliqua Toby à Nol ; en tout cas, les fiançailles sont belles, à en juger par la quantité de flambeaux.

— Toby, éteins la lampe, et toi, continue, ma fille ; il me plait de t'entendre.

A Florence, par une singularité fatale, l'hiver fut aussi froid cette année qu'à Paris. Nous y séjournâmes à peine quelques jours, le temps nécessaire à miss Clary pour se reposer du vo- yage et puiser de nouvelles forces, afin de le continuer jusqu'à Rome, où la chaleur, nous assurait-on, régnait comme en plein été. On ne nous trompait point. Mais cet espoir dans une température plus douce fut le seul qui ne se réalisa pas pour nous.

La santé de miss Clary ne se releva pas. De langueur en langueur elle arriva doucement à la mort trois mois après notre arrivée à Rome. Miss Clary fut déposée dans un tombeau de marbre rose qu'un célèbre sculpteur de l'Italie lui éleva d'après les vœux du comte Rhutwen.

— Et toi, que devins-tu ensuite, mon enfant, n'ayant plus aucune raison pour demeurer avec la famille du comte ?

— La famille de miss Clary quitta immédiate- ment Rome et l'Italie pour aller en Grèce, où le fils unique du comte Rhutwen, dans l'intérêt de ses études, avait envie de se rendre. La géné- rosité du comte me laissait la faculté, dont je crus devoir user, de ne pas le suivre en Grèce. Il partit en m'accordant une gratification qui me permettait de continuer mes études de peinture sans avoir besoin pour vivre de recourir absolu- ment à la triste extrémité de reprendre ma plu- me d'institutrice. Je restai donc seule à Rome.

— Seule ! redit avec surprise à demi voix Toby, le guide, qui, pour n'être remonté du ca- veau qu'à la seconde moitié du récit, ne recuei- lait pas avec moins de charme et de curiosité l'histoire de Rosemary. Assis au-dessous d'elle sous la pierre destinée à être poussée la nuit contre la porte de la chaumière, il écoutait bouche béante, tenté à chaque instant de porter ses lèvres aux pieds de la fille de Nol, et de dire " Ces jolis petits pieds ont-ils donc fait tant de chemin ? "

— N'est-ce pas le son d'une cloche ? s'écria-t- il tout d'un coup en se levant.

—Oui, répliqua Nol après avoir écouté. Apparemment les fiançailles sont pompeuses. Demain nous aurons de bons restes.

Le mendiant se trahissait.

—Un soir de printemps, dit à son tour l'étranger, dont la voix lente attira l'attention de Toby et de Nol, je me trouvais à la villa du cardinal Fioramante, auquel j'avais été recommandé en allant à Rome achever mes études théologiques, car je suis prêtre, mes habits vous le disent assez. Ma patrie est l'Irlande.

Nol s'inclina avec respect à ces paroles de l'étranger : Toby se prit à le considérer plus curieusement.

—Miss Rosemary avait été invitée à cette fête, précédée de sa réputation d'anglaise, éprise des beaux arts, qu'elle cultivait avec gloire. Plus que personne, je désirais la connaître; elle était ma compatriote. Je lui fus présenté et dans une conversation dont les souvenirs de la patrie étaient l'objet, elle m'apprit qu'elle rentrerait en Ecosse, où elle était née, si jamais l'occasion heureuse s'offrait pour elle d'entreprendre ce voyage avec quelqu'un qui lui assurerait une protection indispensable à son sexe et à son âge. Depuis longtemps je souffrais de l'excès des travaux auxquels je m'étais livré pour obtenir mes grades de théologie; ma santé en était altérée. Rien ne me retenant plus à Rome, je comptais partir pour l'Angleterre après avoir été reçu en audience par le saint-père. J'offris miss Rosemary de l'accompagner en Ecosse, quoique ce ne fut point là où résidait ma famille, mais je ne connaissais pas cette contrée, j'avais le désir de la visiter avant de m'enfermer pour toute la vie dans les murs d'un presbytère. Mon caractère éloignait aux yeux du monde le danger qu'il y aurait eu pour miss Rosemary et pour moi à voyager ensemble à notre âge.

—Votre fille, monsieur Nol, accepta ma proposition et nous quittâmes Rome quelques semaines après. Nous parcourûmes la Suisse, une partie de l'Allemagne; c'est en Hollande que nous nous sommes embarqués sur le bateau pécheur qui nous a conduits en Ecosse. Depuis ce matin, nous avons marché à travers les montagnes du comté pour nous rendre chez vous où une fille chérie a trouvé son père, et un pauvre prêtre, étranger à la contrée, le pain et le toit de l'hospitalité.

Dit avec une gracieuse simplicité, ce récit toucha le cœur du vieux Nol, qui ne sut mieux reconnaître les services du jeune prêtre qu'en embrassant de nouveau sa fille.

Il tendit ensuite la main à l'étranger. Pauvre, je n'ai rien, ajouta-t-il par réflexion; prêtre, vous êtes pauvre. Que tout se passe donc de mon cœur au votre.

Toby n'avait pas l'air d'avoir bien saisi la liaison de tous les détails de cette narration qu'il avait pourtant écoutée aussi religieusement que Nol. Il aurait voulu demander, s'il l'eût osé, pourquoi l'étranger et Rosemary étaient allés en Suisse, en Allemagne et en Hollande pour rentrer en Ecosse, lorsqu'à moins de frais il leur était si facile de s'embarquer en Italie même pour l'Angleterre. D'autres circonstances encore lui paraissaient obscures.

Le temps ne lui fut pas laissé de s'appesantir sur ses doutes. Toby! lui dit Nol, viens m'aider, mon garçon, à dresser un bon lit de fougère à notre hôte.

Toby se leva et il alluma une autre lampe à celle qui brûlait contre le mur.

Le lit ne sera pas des plus délicats, reprit Nol en s'adressant à l'étranger; mais on peut y dormir, surtout quand on a passé comme vous la journée à se fatiguer dans les montagnes. Inépuisable pauvreté! s'écria Nol quand il fut debout et prêt à suivre Toby, tu ne te lasses jamais de produire, et c'est sur l'Ecosse que de préférence tu répands ta fécondité! Vois! La beauté, la jeunesse, la force et la vieillesse réunies sous ce toit de misère! Personne de jaloux! Qui se plaint pourtant, qui est malheureux? Est-ce moi qui revois ma fille? Est-ce ma fille qui revient à son vieux père du fond de l'Italie et l'embrasse au retour où elle l'avait embrassé en partant? Est-ce toi, mon guide, mon Toby, à qui je laisserai à ma mort, prochaine, si Dieu le veut, éloignée, si c'est dans ses vues, la place où je mendie, la chapeau où pendant vingt ans la charité des trois royaumes est tombée penny à penny? Est-ce vous, mon jeune hôte, qui allez vivre à l'ombre d'un cloître pour l'étude que vous aimez, et le repos sans ambition? Roi George II, s'écria Nol en se versant un huitième ou un dixième verre de bière: Notre bonheur défie le votre! Mon chapeau ne s'échangerait pas contre ta couronne! Marche devant moi, mon garçon: Allons préparer le lit de notre hôte.

D'un commun mouvement, Rosemary et l'étranger se levèrent dès que Toby et Nol ne furent plus là. Debout, se recommandant du geste et du regard le silence, ils examinèrent autour d'eux avec précaution, et pendant quelques minutes ils écoutèrent les pas graduellement plus faibles de ceux qui s'éloignaient. Tout bruit cessa, s'éteignit ils restèrent seuls.

—Comme nous avons menti, se dirent-ils en même temps.

III.

—Oui, reprit Rosemary, nous avons altéré la vérité en racontant à mon père comment nous nous étions connus à Rome. Pourrait-il en être autrement Tibald?

—Ce n'est pas vous, interrompit Tibald, qui l'avez trompé : tout ce qui, dans votre récit, a précédé notre rencontre à la ville du cardinal Fioraronte, est vrai. Le reste seul est mensonger, et il est de mon invention.

—De vous ou de moi, qu'importe en ce moment ? répliqua Rosemary. L'essentiel est que personne ici ne sache l'œuvre commune à laquelle nous avons travaillé pendant deux ans de séjour à Rome, quand on nous croyait occupés, vous, de vos examens de théologie, moi, de mes études en peinture.

—Il est quelqu'un, Rosemary, qui n'oubliera jamais l'activité, l'amour, le dévouement inépuisables dont vous avez tant donné de preuves au moment même où l'on eût juré que vous n'aviez des yeux, une intelligence, un cœur que pour les verges de Raphaël, vos modèles.

Peut-être en cela n'ai-je d'autre mérite que celui d'avoir cédé au besoin de mobilité qui me tourmente et me domine depuis mon enfance. Sans vous je fusse morte de tristesse à Rome ; vous êtes venu, vous m'avez parlé de périls, de risques, de tentatives, de grands événements possibles, et vous les avez laissé entrevoir dans les montagnes de mon pays. Pouvais-je ne pas lacer aussitôt mes souliers à ma cheville, nouer mon chapeau de paille sous mon menton, et vous dire : allons, mon chevalier !

—Rosemary, c'est à la voix du malheur et non à celle de la poésie que vous avez répondu en accourant à moi, exilé, malade au fond d'un quartic solitaire de Rome. Au milieu des débris de tant de grandes infortunes, la mienne, moins intéressante, allait sans vous s'éteindre obscure et oubliée. La fièvre et le découragement m'enlevaient chaque jour de mon énergie. A chaque soleil qui glissait ses rayons sur mes membres abattus, je me demandais : Serait-ce le dernier ? Plus d'amis, plus de protecteurs, et faut-il le dire dans cette triste énumération de mes maux, plus d'argent ! Un hasard vous fait découvrir ma demeure ; vous y êtes déjà ; vous vous rendez près de mon lit, vous me parlez la langue de ma patrie. Je ne savais ni qui vous étiez, ni d'où vous veniez ; mais je vous aimais avant de connaître votre nom. Ma santé était perdue, vous la rétablissez ; votre jeunesse passe avec toute sa force de volonté dans la mienne. Suis-je debout, vous me menez à travers les promenades de Rome respirer l'air de la convalescence ; suis-je plus fort, vous ne craignez pas de me faire rougir d'une abnégation peu digne de mon rang, peu digne de mon pays ; à peine me voyez-vous disposé à suivre vos conseils, vous visitez mes amis épars, vous les réunissez, vous m'exaltez à leurs yeux, eux qui doutaient de ma fermeté croient à mon courage et s'y fient. Ils s'engagent de leur honneur

et de leur fortune. Faut-il s'assurer des dévouemens lointains ? vous écrivez sans relâche en France, en Angleterre ; vous enflamez les tièdes, vous déterminez les irréconciliables, vous rameinez les adversaires. Vous faites tout : vous m'avez mis la santé sur les lèvres, vous me placez une épée dans la main.

—Tibald ! parlez bas, interrompit Rosemary Toby à la curiosité d'un enfant et Nol l'expérience de la vieillesse. L'un entend derrière les murs, l'autre devine dans les yeux. Pourquoi d'ailleurs rappeler ce passé qui n'a encore apporté aucun fruit ?

—J'en parle, Rosemary, pour vous indiquer une ingratitude au milieu de tant de bienfaits.

—Une ingratitude ! répéta Rosemary en souriant. Et quelle est-elle ? Dites-là, Tibald, dites-la vite.

—Pourquoi avez-vous oublié, Rosemary, que lorsque vous consumiez auprès de mon chevet de malade des nuits sans sommeil, je vous faisais promettre et vous me promettiez chaque jour avec une résolution plus ferme, de devenir ma compagne dans ce monde ? Je sais combien de votre part il entrait de complaisance dans ces doux consentemens : pour me guérir, à quoi ne vous fussiez-vous pas engagée ! Cependant, quelques mois après, lorsque ne courant plus aucun danger, je vous rappelai vos paroles, vous n'essayâtes point de les nier ou de les affaiblir. Vous me fîtes comprendre seulement la nécessité de remettre notre mariage à quelques mois encore. Mes amis, disiez-vous, pouvaient craindre, en apprenant cette union, impossible à leur cacher longtemps, que les devoirs domestiques ne vinsent à éteindre en moi l'ardeur d'un dévouement qui leur appartenait. Je vous crus ; je vis dans vos paroles un prétexte précieux et non un refus. Malgré moi je ne vous rencontrais plus dans la société ; nous mîmes du mystère dans nos entrevues : et l'on me supposa exclusivement occupé du soin de faire réussir le projet dont j'étais le chef et dont en secret vous étiez l'âme.

Rosemary fit signe à Tibald de se taire ; sur la pointe des pieds, elle s'approcha de la porte mais le bruit ne venait pas de l'intérieur. Des montagnards attardés passaient sans doute en chantant au pied de la route pour se rendre à leurs clans.

—Je vous ai obéi aveuglement, continua Tibald. A Rome, quand il a fallu me montrer, moi, amant de la solitude, je me suis montré ; vous m'avez dit d'écrire, et, surmontant ma langueur contemplative, j'ai écrit ; vous m'avez conseillé de faire des promesses, de prendre des engagements qui ne se réaliseront jamais, j'en ai répandus à profusion ; vous avez voulu que le jour où le cardinal d'Aquaviva m'avait invité à

une partie de chasse au sanglier, dans son château de la Cisterna, je prétextasse une entorse pour m'éloigner et me mettre à la disposition de mes amis, réunis par vous ; j'ai consenti, malgré bien des doutes, des hésitations profondes, et, faut-il le dire, malgré une vive opposition en moi. Vous avez exigé que, déguisé en courrier du cabinet espagnol, j'allasse à bride abattue jusqu'à Gênes ; votre vœu a été rempli, et personne ne le sait mieux que vous, qui galopiez à côté de moi derrière les haies de genêts, un pistolet au poing. A Gênes où nous parvenons sans obstacle, grâce à la prodigieuse rapidité de notre fuite, vous me dites de m'embarquer sur une felouque espagnole ; j'y monte, vous me suivez. Débarqués à Antibes, vous m'obligez à me rendre à franc étrier à Paris ; nous y arrivons ; enfin malgré mille entraves, malgré la dispersion de la flotte française destinée à protéger mon débarquement, la perte des navires de transport et celle d'un grand nombre de braves soldats, vous m'ordonnez de passer en Ecosse, moi qui aurais tant aimé, Rosemary à vivre avec vous, avec vous seule, sous les peupliers de l'Italie, à l'ombre du soleil de Rome ou de Florence, heureux possesseur d'une petite maison entourée de sureaux, de jasmins, de muriers, d'eaux murmurantes et de lauriers roses ? J'ai fait tout cela pour vous, Rosemary. A mon tour, j'attends de vous que vous n'éloigniez pas d'avantage l'heure de mon bonheur, du seul que j'envisage et que je puisse comprendre. Dites, n'en a-t-il pas coûté à votre réserve de jeune fille de taire ce soir à votre père que vous étiez sous son toit avec l'homme et dont vous possédiez l'amour ? Pour écarter des soupçons dangereux, pour avoir le droit de vous présenter devant votre père avec cette liberté de caractère qui vous élève au-dessus de votre âge et de votre condition, devenez ma femme ici même, demain. Il ne vous est plus permis de faire valoir en Ecosse les excuses dont vous vous servîtes à Rome pour repousser la même proposition.

— Pourquoi sitôt, Tibald ? Craignez-vous donc, répondit Rosemary avec un sourire, que la future change d'avis en quelques jours ?

— Vous ne voulez donc pas me comprendre, que vous me répondez toujours sur ce ton léger.

— Si je vous répondais plus sérieusement, ami, dit la jeune fille en posant ses deux bras autour du cou de son amant, je vous montrerais dans quel lieu, je vous rappellerais dans quel moment, vous me demandez de m'unir à vous. Chez qui êtes-vous ? dans la maison de l'homme le plus pauvre de l'Ecosse. L'exil et la mendicité mariés ensemble. Quel beaux enfants nous aurions ! ne parlons pas de ce mariage si nous voulons être raisonnables. A Rome il eût été dangereux, à Perth il est impossible.

— Où sera-t-il donc possible un jour, Rosemary ?

— Je l'ignore.

— Je le sais, moi ! Ô mon Dieu, s'écria Tibald en pressant Rosemary sur son cœur.

— Parlez-bas, leur dirent à la fois le vieux Nol et Toby en rouvrant la porte de la chaudière. Le crieur de Perth annonce quelque grande nouvelle sous la fenêtre

— Écoutez ! ajoutèrent-ils tous les quatre avec le même curiosité. Écoutez ! Voici ce qu'ils entendirent.

“ Charles Edouard le Prétendant, est débarqué aujourd'hui dans notre comté de Perth, Cent mille livres sterling à qui le découvrira et le dénoncera. Peine de mort contre celui qui le recevra dans sa maison et ne le dénoncera pas ! ”

— Cent mille livres sterling ! s'écria Nol le mendiant ; de l'or plein mon chapeau et le tien ; Toby ! Cent mille livres sterling ! quelle belle dot à te donner, ma fille ! Qui donc gagnera cela ? ajouta le mendiant en poussant un soupir rempli de la sainte cupidité d'un père jaloux d'enrichir en un jour sa fille bien aimée.

Tibald s'était laissé tomber sur un siège, pâle d'un étonnement dont Rosemary interpréta d'un coup d'œil le caractère et les motifs. Elle ne regardait pas avec moins d'attention le visage de Toby, le jeune guide.

Toby eût d'abord un éclair de mépris pour les paroles spontanées d'envie échappées à Nol ; puis il mit presque de l'affectation à cacher l'impression qu'il avait éprouvée en entendant l'avertissement du crieur dont la voix s'allongeait en répétant les mêmes promesses et la même menace dans les profondeurs de la montagne.

— Cent mille livres sterling ! murmurait encore Nol ; avec cette somme, je lui achèterais dix palais, disaient ses yeux tournés vers sa fille.

Le crieur reviendrait-il sur ses pas ? s'informa Rosemary en courant à la fenêtre pour éclaircir ses doutes. Sa voix se rapproche !

— Ce n'est plus la même voix, dirait-on, ajouta le guide.

— A coup sûr ce n'est plus la même, affirma Nol.

On distingua bientôt ces mots prononcés avec une énergie particulière par le second crieur :

“ Charles Edouard, le prétendant, notre prince légitime, est débarqué aujourd'hui dans le comté de Perth. Cent mille livres sterling à qui le recevra dans sa maison et ne le dénoncera pas. Peine de mort contre celui qui le dénoncera. ”

Tibald se leva ; les couleurs bondirent à ses joues.

Une larme d'enthousiasme et d'espoir s'éteignit sous le doigt de Rosemary.

Ceci devient embarrassant, dit Nol ; cent mille livres sterling pour dénoncer le prétendant Charles Edouard ; cent mille livres sterling pour ne pas le dénoncer. Que faut-il faire et que choisir ?

Entre ces deux cent mille livres sterling, dit Nol, ayant l'air un instant de calculer la meilleure chance, le mieux, je crois est de s'aller coucher. Il prit ensuite Toby par le bras comme pour l'entraîner à consommer avec lui le même acte de résignation.

Et, chacun de votre côté, vous allez en faire autant, j'espère, acheva Nol, en embrassant sa fille et en tendant la main à Tibald.

Nol sortit le premier ; sur le point de franchir la porte de la pièce, Toby le guide s'arrêta et se dit :

Cet étranger est le prétendant Charles Edouard, et Rosemary est sa maîtresse.

IV.

Remerciez Georges II, dit Rosemary au prétendant, dès que Toby et Nol ne furent plus là ; remerciez-le, il sait que vous existez et il l'apprend à tout son royaume par cette menace.

—On sait déjà mon débarquement en Ecosse murmurait Charles, et il n'y a pas encore une nuit que j'y suis !

—Remerciez vos ennemis, vous dirai-je une troisième fois ! En mettant votre tête à prix, le roi George II annonça ce à toute l'Angleterre que votre front est prêt à ceindre la couronne qu'il vous a surpée. Il s'est mis dans l'impossibilité de ne pas vous craindre. Oui ; publier qu'il donnera de l'or à qui trahira votre retraite, la mort à celui qui vous aidera dans vos projets, c'est vous placer à son niveau. Cet acte vous reconnaît roi.

—Vous prenez de l'espoir partout, Rosemary, c'est quand mon plan est découvert, avant même un commencement d'exécution, que vous cherchez à m'inspirer le plus de confiance, c'est quand je suis seul contre tout un royaume, un roi puissant, tout un peuple.

—Le royaume, Charles, est à vous : le roi ne sera roi qu'autant que le peuple ne voudra pas de vous, et le peuple va se prononcer.

—Il ne me connaît pas : je ne suis jamais venu ici je suis né en France ; il ne sait rien de ma vie.

—Il se souvient, et cela suffit.

—Voudra-t-il prendre les armes, verser son sang pour le fils d'un roi qui n'a jamais régné, pour le petit-fils d'un roi mort dans l'oubli de l'exil ?

—Voilà tout ce qu'il possède, dit avec une expression pénible le prétendant, et en conduisant Rosemary près de la croisée qu'il ouvrit.

—Le ciel !

—Eh bien ! c'est donc le ciel, et il faut y croire, qui a fait tantôt résonner sous la fenêtre cette voix qui promettait cent mille livres sterling à qui vous sauverait contre les cent mille livres sterling promis à qui vous livrerait au roi George II, et menaçait de la mort ceux qui vous exposeraient à mort.

—Oui, Rosemary ! cette voix, si exactement l'écho de l'autre voix, je l'avoue, m'a fait partager un instant vos illusions. Mais qu'est-ce qu'une voix, expression d'un cœur exalté, d'un esprit hardi, contre des armées braves, nombreuses et déjà prévenues ?

—Mon ami, pourquoi vos partisans n'auraient-ils pas aussi leurs armées prêtes à descendre de la montagne pour défendre votre cause ? Vous savez combien il faut peu de temps à nos Écossais pour s'emparer de leur lance, se grouper dans la plaine, se présenter en rang de bataille et se disperser ensuite sans laisser de traces si leurs chefs l'ordonnent.

—Où sont ces chefs ! répliqua le prétendant, qui semblait à plaisir appeler les prétextes pour repousser les plus favorables prévisions de la jeune fille inspirée.

—Où sont ils ? répliqua Rosemary. Il vous attendent. De Rome, de Paris, ne les avez-vous pas fait avertir par Murray de Broughton du jour de votre arrivée au milieu d'eux ? N'avez-vous pas promis de vous rendre dans leurs châteaux dès que vous auriez mis le pied en Ecosse ? Le duc de Perth ne vous attend-il pas ? Croyez-vous que ce crieur jacobite n'est pas un de leurs envoyés ? vous faut-il d'autres assurances, d'autres avertissements ?

—Bientôt, reprit le prétendant, nous aurons lieu de vérifier si l'événement aura répondu à vos espérances.

—Bientôt ! dit Rosemary ; c'est tout de suite, à l'heure même, qu'il nous faut tenter la fortune, la dernière fortune des Stuarts ! Profitons de la moitié de cette belle nuit. Sortons tous les deux. Frappez à la porte des châteaux ; vous savez le mot convenu qui nous fera ouvrir, tandis que moi je pénétrerai dans les chaumières. Ralliez les chefs, je préparerai les soldats ; rappelez aux seigneurs leurs promesses, je rappellerai aux paysans leurs souvenirs d'amour pour les rois dont vous descendez ; vous serez bien venus des uns, je réponde des autres, et, au point du jour, quand tous vos amis seront prévenus, d'accord entre eux, prêts à se réunir, revenez ici, vous m'y trouverez ; nous nous confierons alors ce que nous aurons fait vous et moi pour votre cause, sans avoir éveillé le moindre soupçon dans l'esprit de Nol ni dans celui de Toby.

—Quoi! vous ne voulez pas attendre seulement que le jour soit revenu.

—Charles, voyez si vos ennemis ont attendu le jour pour rentrer dans votre royaume! Une heure, un instant peut tout décider. Perdre cet instant, qui ne se présentera jamais dans les siècles, c'est compromettre à la fois vos droits, ceux de vos amis, qui doivent vous être aussi chers que les vôtres, car si vous succombez, ils succombent, songez-y.

—C'est parce que je calcule le danger qu'ils vont courir pour moi, que j'hésite à les engager dans une entreprise si décisive. Ils ont déjà été si malheureux.

—Ils cesseront de l'être si vous voulez bien, avec énergie, comme un roi courageux doit vouloir. D'ailleurs, il n'est plus temps de reculer, le vaisseau qui vous a conduit ici est déjà loin des côtes, devant vous le trône où la mort avec gloire, derrière vous la fuite et presque à coup sûr la mort avec ignominie.

—Douteriez-vous de mon courage?

—Oh! non, s'écria Rosemary, orgueilleusement heureuse d'avoir secouru l'indécision du prétendant. Je sais, ajouta-t-elle pour lui montrer de la confiance, que vous ne balancez que par humanité, que par crainte d'entraîner dans votre ruine vos partisans. Mais songez que vous nervez leurs vœux en les appelant à l'insurrection, et que s'ils doivent périr dans cette lutte, leurs enfans ne reprocheront jamais à votre mémoire cet acte qui aura rajeuni leur noblesse. Ils seront mort en martyrs et non en traîtres. Hâtons-nous donc! Charles! Dieu le veut et je vous en prie à genoux!

Mon Dieu! dit avec le plus pur accent de la prière la fille de Nol le mendiant, mon Dieu! vous vous souvenez du jour où au milieu de l'église de Westminster, illuminée de flambeaux, étincelante d'épées et de lances, au couronnement de Georges II, ce roi jeta, selon l'usage, songant à la foule pour défier, comme preuve de son bon droit, celui qui oserait publiquement contester la justice de son pouvoir.

—Caché dans le peuple, j'étais présent à cette fête interrompit le prétendant; et je me souviens qu'une jeune fille, les cheveux, épars, belle, simple, les bras nus, courageuse, inspirée, ouvrit la foule, s'avança ramassa ce gant et disparut.

—Voilà ce gant, Charles Stuart, c'est moi qui le ramassai! Allons le porter à Georges II, à Londres, si vous avez le cœur d'être mon chevalier.

—Guidez moi donc à travers vos montagnes, s'écria le prétendant; montrez moi de loin les châteaux où l'on m'attend. Je vous surs, Rosemary! vous êtes mon ange et mon étoile!

—Viens, Tibald! venez Charles, roi d'Angleterre et d'Ecosse.

La porte de la chaumière s'ouvrit.

Les échos de minuit redisaient encore, mêlés aux sons lointains de la cornemuse:

“ Charles Edouard, le prétendant, est débarqué aujourd'hui dans notre comté de Perth.
“ Cent mille livres sterling à qui le découvrir
“ et le dénoncera. Peine de mort contre celui
“ qui le recevra dans sa maison et qui ne le dénoncera pas!”

V.

La nuit durait encore; peu disposé à céder au sommeil, Toby entra dans la pièce que Rosemary et le Prétendant avaient quittée les derniers. La figure du jeune homme portait la douleur des paroles échappées à sa triste conviction: “ Cet étranger est le prétendant Charles-Edouard, et Rosemary est sa maîtresse.”

Accoudé sur la table, le front pris entre ses deux mains, Toby se mit à creuser la même pensée de tout le poids de sa réflexion: quelle autre pensée eût dompté celle-là? Revoir Rosemary, la compagne de son enfance, l'amour de sa jeunesse, après tant d'années de séparation, et la revoir pour la soupçonner d'aimer un étranger! tenir cet étranger, ce rival en sa puissance, et apprendre aussitôt qu'il est le fils du légitime roi d'Angleterre et d'Ecosse, qu'il est le prétendant au trône, celui dont on a fait l'idole de ses affections, de ses croyances politiques; c'étaient là des évènements auxquels Toby ne pouvait guère être préparé, lui, habitué au cours uniforme de la vie des montagnes, connaissant tout juste du passé assez d'histoire pour exercer sa profession de guide et pour savoir que ses aïeux avaient été dépouillés de leurs titres et de leurs biens par l'avènement de Guillaume au trône d'Angleterre.

Ne cessant d'enfermer ses regards dans les limites de la table où s'appuyait sa tête pensive, il finit par remarquer le petit paquet que l'étranger y avait déposé en entrant dans la chaumière de Nol. Cette attention d'abord vague devint de la curiosité, et de suppositions en suppositions tacites, Toby se hasarda à prendre le paquet dans ses deux mains. Le poids n'en trahissait pas le contenu, ce n'était à coup sûr ni du linge ni des papiers. Des livres eussent prêté une forme plus régulière à l'enveloppe. Plus avancés encore que sa curiosité, les doigts de Toby écartaient peu à peu les plis du mouchoir en divers endroits, et par ces divers endroits, il éprouvait au toucher la résistance d'un corps dur. Les plis, à force de les tourmenter, s'élargirent et l'œil du jeune guide, à la lueur mieux dirigée de la lampe, distingua bientôt une boîte faite d'un cuir noir simplement, mais solidement travaillé. C'était une

peau de chagrin à la surface rêche comme semée de petites pointes d'acier, quoique aucune partie de métal n'entrât dans sa composition. Le nœud du mouchoir fut défait ; Toby s'empara de l'écrin en dégagea les crochets fixés à la base de forme circulaire, l'ouvrit près de la lampe, et après avoir satisfait sa vue de ce qu'il contenait, il se dit avec une amère joie :—Maintenant je ne puis plus douter de rien.

La tête de Nol passa par la porte à demi-ouverte.

La boîte fut aussitôt cachée.

Viens ! lui dit Nol ; viens, Toby, il est temps ! Rosemary et l'étranger nous croient endormis. Profitons.

Le guide obéit silencieusement à Nol. Il sortit en emportant l'écrin.

VI.

Le premier qui pénétra dans la chaumière quand les lueurs du matin l'éclairèrent, ce fut Nol, le mendiant. Que de contentement resplendissait sur sa figure ! que ces yeux rayonnaient de bonheur ! qu'il était impatient de confier la joie dont il était plein ! Il frottait ses mains l'une contre l'autre, quittait, reprenait, quittait encore son chapeau ; il ouvrait la porte de la chaumière pour hâter l'arrivée de quelqu'un, allait à l'escalier pour s'assurer qu'il entendait des pas, puis il courait s'asseoir dans un fauteuil d'où son inquiétude ne tardait pas à le chasser ? Enfin le sort eut comme pitié de son extrême agitation : Rosemary se montra.

—Béni soit mon saint patron ! s'écria-t-il en ne donnant pas même à sa fille le temps de lui dire d'où elle venait si matin, car son teint animé annonçait une course haletante dans les montagnes. L'aurore avait teint en rose sa sueur. Béni soit le ciel et la terre ! c'est toi que j'attendais, c'est toi qui viens !

—Qu'y a-t-il, mon père ? votre exaltation...

—Réponds-moi !

—Je vous écoute.

—Aimes-tu les belles étoffes de soie et d'or comme en portent les grandes dames d'Edimbourg ?

—Je ne vous comprends pas, mon père.

—Aimes-tu les belles étoffes ?

—Oui, répondit Rosemary pour ne pas déplaire à son père.

—Aimes-tu les souliers brodés, les dentelles de Frise, les écharpes de la Chine ?

—Mon père serait-il devenu fou ? pensa avec effroi Rosemary.

—Je n'en ai jamais porté, répondit-elle.

—Donc tu les désires. Et que dis-tu d'une bonne voiture à deux chevaux ou à quatre, si tu préfères, dorée dehors, veloutée dedans.

—Mon père, de tels désirs sont peu faits pour nous.

—Peut-être. Te plairait-il d'avoir un hôtel à Perth, dans le plus beau quartier, ou un château aux environs, si nous en trouvons un à acheter ?

—Hélas ! se dit Rosemary, mon père, je ne me trompais point, a perdu la raison.

—Pourvu que vous y fussiez avec moi, toute demeure me conviendrait, eût-elle le courage de répondre.

—Six domestiques ensuite, valets, repas tous les jours !

—Assez, mon père. Je ne suis point si ambitieuse.

—Jamais assez pour toi, ma fille, ma perle, ma Rosemary ! Plus de pauvreté. De l'or, du bonheur, tout pour toi. Tu n'as été que trop longtemps pauvre ! tu as tendu comme moi tes mains aux étrangers.—Montre-moi tes petites mains que je les baise.—Tu as souffert aux pieds sur les cailloux de la route.—Que je baise tes petits pieds !—Tu as eu froid aux joues l'hiver quand il tombait de la neige !—Viens que je baise tes joues ?—Tu es riche ! et tu as encore de longs jours à vivre !—Tu es riche entends tu ! très riche !

—Mon père, expliquez-moi vite, je vous en supplie, le sens de vos propos, si vous ne voulez pas m'inquiéter.

—Tu ne devines donc pas ?

—Non, mon père.

—Écoute. On promet cent mille livres sterling à qui dénoncera le Prétendant.

—Eh bien ! s'écria Rosemary toute défaillante de douleur et d'effroi.

—Eh bien ! je sais où est le prince Edouard.

—Vous le savez ! et vous avez dénoncé le prince Edouard !

—Il est en mon pouvoir : je l'ai surpris, je l'ai fait arrêter cette nuit dans la montagne.

—Oh ! mon père ! mon père !

—Qu'as-tu ? pourquoi cette pâleur ? pourquoi ces pleurs qui ne sont pas ceux de la joie ?

—Mon hôte ! dit soudainement Nol au Prétendant, qui entra dans le moment même ; mon hôte, demandez à ma fille la raison de ses larmes.

—Ah ! mon père, s'écria Rosemary en apercevant Charles Edouard devant elle en déviant avec une merveilleuse promptitude que, pour parler ainsi, Nol était tombé dans quelque étrange erreur ; oh ! mon père ! répéta-t-elle, c'est de joie et de bonheur que je pleure : vous m'avez mal comprise.

—Il n'en pouvait pas être autrement, dit Nol abusé par sa fille et heureux de la voir enfin partager son contentement. N'est-ce pas que j'avais raison, tu l'avouras maintenant, de t'annoncer avec ménagement une si miraculeuse nouvelle ? A ton tour, ma fille, d'en faire part à notre ami,

qui cherche à pénétrer notre radieux étonnement. Tout ce qui arrive de fortuné dans la maison qui donne l'hospitalité doit profiter à l'hôte : parle, dis-lui tout, Rosemary. Moi, je vais achever ma glorieuse entreprise.

VII.

Vous saurez plus tard, mon ami, dit Rosemary dès que Nol ne fut plus là, la nouvelle dont mon père veut que je vous fasse la confidence. Le temps est précieux. Dites-moi le résultat de vos courses, de vos démarches. Comment vous a-t-on reçu ? quelles promesses vous vous a-t-on faites ? quel engagement a-t-on pris ? Ont-ils de l'espoir ? sont-ils prêts à vous seconder ? étiez-vous attendu ? Sans doute vous l'étiez.

Charles ne répondit pas-

— Ont-ils versé des larmes d'intérêt au récit sincère de vos maux pendant l'exil ?

Le Prétendant baissa la tête.

— Vous restez muet à mes questions. Seriez-vous distrait ? Je vous parle, Edouard.

Le prince exhala un soupir.

— Je ne suis point distrait ; je vous ai entendue, Rosemary, mais je crains de vous répondre. Vous vous rappelez le château que vous m'avez désigné cette nuit en me quittant au bout de la longue allée de tilleuls. Vous m'avez dit adieu et j'ai poursuivi mon chemin. Arrivé à la porte du laird de Macleod, je frappe, un garde m'ouvre ; je suis introduit. On me présente au laird, qui dans ce moment jouait une partie d'échecs avec un capitaine des armées du roi. Mon costume me vaut à peine un regard de sa seigneurie. Timidement je m'approche et lui dis tout bas à l'oreille : " Je suis Charles Edouard, le Prétendant. J'ai été fidèle à mes promesses comme vous le serez au malheur. Me voici.

— Et que répond le laird Macleod ?

— Le laird, comme si je n'étais pas là, continue sa partie et me laisse debout auprès de l'échiquier.

— Cromwell eût brisé l'échiquier sur la tête de ce vassal, s'écria, indignée, Rosemary.

— Cromwell n'était pas roi, réplique le Prétendant, qui reprend : Au bout d'une demi-heure, cependant, le laird, en poussant un pion, murmure assez significativement pour que je ne m'y méprenne pas : " Le roi ne doit jamais arriver seul, seul il ne peut rien ; pour vaincre, pour se défendre, tout soi qui l'est, il lui faut des cavaliers et de bonnes tours ; sou qui risque la partie sans cela. J'en avais assez entendu, je me retirai. Le laird ne se dérangea même pas de son fauteuil pour m'accompagner jusqu'à la porte de la salle. Je ne partis pas toutefois, sans lui exprimer ma reconnaissance.

— Et de quel service vous croyez-vous reconnaissant envers lui, Charles ?

— De ne m'avoir pas fait arrêter par le capitaine occupé à jouer avec lui.

Juste ciel ! s'écria Rosemary ! accueillir ainsi un Stuart ! le dernier peut-être ! Et Donald ?

— J'allais vous en parler. Donald de Sleeat, quand je me présentai chez lui, veillait aux préparatifs de sa grande chasse du lendemain. C'est dans son écurie qu'il m'a reçu, au milieu de ses valets et de ses piqueurs attentifs à exécuter ses ordres importants. La chose était grave ; négliger un détail eût compromis sa réputation de chasseur et l'éclat de sa fête. Aussi quand je lui ai appris mon nom, il s'est tourné vers un de ses principaux domestiques et il lui a dit :— " N'oubliez pas surtout de vous munir d'éponges et de brosses : la course sera longue et pénible. " Continuez, prince, m'a-t-il dit ensuite. " J'ai poursuivi. A peine commençais-je à lui exposer les chances avantageuses de notre entreprise, qu'il s'est interrompu de nouveau pour signifier cet avis à son garde-chiens : " Vous tirerez du chenil dix danois, vingt lévriers, autant de bouledogues, entendez-vous ? " Puis, reprenant avec moi : " Ma foi ! prince, a-t-il ajouté, mon grand-père a perdu la moitié de ses biens pour s'être attaché à la cause de Jacques II ; mon père a passé dix ans en prison parce qu'il avait pris part à la bataille de Shériffmoor, où Jacques III éprouva une dernière et complète défaite ; me convient-il, moi, instruit par de si fâcheux exemples, de compromettre le peu de biens et de liberté qu'ils m'ont laissé pour relever de sa déchéance le petit-fils de Jacques II et le fils de Jacques III ? Non ! décidément les Stuarts portent malheur ; et d'ailleurs, je vous le répète, je tiens à jouir en paix des quelques années de bonne jeunesse qui me restent encore. Mes loisirs entre une femme charmante et la chasse que j'adore, me sont trop chers pour les risquer au jeu périlleux d'une insurrection.—A cinq heures le bout-selle," s'est encore interrompu le lord Donald, en s'adressant à son grand loupvetier, " et le rendez-vous à la porte orientale du bois " Il m'a ensuite salué du manche de sa cravache d'ivoire et j'ai quitté ce fidèle partisan de la cause des Stuarts.

— Mais les Donald de Sleeat doivent tout ce qu'ils sont à Charles Ier, votre aïeul. N'avez-vous pas reproché à ce valet de chiens, leur descendant, sa lâche ingratitude ?

— Si je remonte sur le trône, répondit avec douceur le prince Edouard, je rappellerai un jour au laird Donald de Sleeat sa fameuse partie de chasse.

— Cœur vraiment royal ! Mon Charles, vous savez pardonner et vous oubliez l'injure.

— Le château de Glenaladale n'est pas éloigné, comme vous le savez, de celui du laird Donald. J'y suis allé par le revers de la montagne, car les troupes royales sont déjà répandues partout, et plusieurs fois, malgré vos indications, j'ai failli tomber au milieu des avant-postes. Admis en présence du laird de Glenaladale, je lui ai exposé le récit que j'avais avec si peu de fruit fait entendre aux autres seigneurs ses voisins. Le laird m'a suivi plus patiemment. Je le croyais persuadé. "Oui, a-t-il dit, quand j'ai eu achevé ; vos droits méritent de prévaloir, vos infortunes me touchent ; la dynastie hanovrienne révolte la loyauté anglaise, mais dans ce moment, je ne contribuerai point à son renversement en votre faveur. En voici le motif que vous approuverez. Tous mes revenus sont en foin. Si vous vous rencontrez avec les troupes du roi George, ce sera à coup sûr dans mes prairies, qui s'étendent de tous côtés à dix lieues autour de nous ; et mes récoltes de l'année seront perdues. Mes moyens de fortune, prince, ne me permettent pas de pousser le dévouement si loin. En tout autre saison comptez sur moi."

— Vainement j'ai objecté au laird de Glenaladale qu'il serait indemnisé de ses pertes dès que j'aurais recouvré ma couronne ; il n'a pas cédé. La garantie ne lui paraissait pas suffisante.

— Mais pourtant tous ces lairds sans âmes, dit Rosemary, s'étaient engagés à vous aider si vous descendiez jamais en Ecosse.

— Ceci prouve, répondit le prince, qu'il vaut mieux admirer toujours le dévouement de nos partisans que d'y recourir.

— Je n'ose plus maintenant vous interroger, ajouta la fille de Nol. Le laird de Dalily et John Cameron de Fassefern vous ont sans doute donné les même preuves d'attachement que les autres lairds.

— Dalily, reprit le prétendant, allait partir pour l'Italie, où il a commandé des statues destinées à ses parcs et à ses jardins. Lorsque je me suis présenté chez lui, sa voiture était attelée. Pour moi, il ne pouvait remettre son voyage scientifique : je ne l'aurais pas exigé.

Rosemary piétinait de colère.

— Quant à John Cameron de Fassefern, continua Charles Edouard, il m'a dit qu'il ne pouvait venir à mon aide parce que la veille, en traversant ses propriétés, un vieillard doué de la seconde vue, comme il y en a tant encore dans cette superstitieuse Ecosse, lui avait prédit ma prochaine défaite et l'avait, par conséquent, engagé à ne pas se lier à mon sort. Avec quelles armes combattre un refus fondé sur de telles raisons ? J'ai pris congé de John Cameron de Fassefern, et vous me voyez devant vous, Rosemary, tel que j'étais hier, cerné, et cerné de plus

près encore par les troupes royales, sans l'appui d'un seul chef de clan, réduit à moi-même, ne pouvant ni avancer ni fuir.

— Vous ne furez pas, Charles ; il vous reste encore des amis dans les montagnes. Je les ai visités cette nuit, tandis que des lairds efféminés, avarés, superstitieux, ne rougissaient pas de vous refuser le concours de leur épée. Ils m'ont écoutée avec ravissement quand je leur ai annoncé qu'un Stuart était en Ecosse, à quelques milles de leurs cabanes, et qu'il était descendu exprès à Perth, connaissant bien l'esprit des habitans du comté, le courage de leurs opinions. J'ai eu besoin de modérer leur enthousiasme. Sous les lances des sentinelles anglaises—il y en a de tous cotés, comme vous l'avez en effet remarqué—ils seraient allés crier : "Vive Edouard le Prétendant !" Ici l'on me montrait avec respect le banc de bois où Jacques Ier s'était assis lorsqu'il visita le comté ; là, la cornemuse où le roi Jacques II joua un air des montagnes devant ses bons amis les Highlanders, étonnés de son savoir ; mille autres reliques sanctifiées par le nom et le souvenir vénéré, impérissable des Stuarts.

Et quand j'ai dit : Charles-Edouard manque d'asile, n'a pas de pain, pas d'habit, les pleurs ont coulé de tous les yeux de ces montagnards et de leurs femmes ; c'était parmi elles à qui m'apporterait pour vous les meilleurs fruits, les plus beaux pains, le tartan le plus riche. Le plus pressé, c'est de le défendre, leur disais-je en les remerciant de leur générosité. Le comté est rempli de soldats que commande le rude et impitoyable capitaine Cope ; une lance, un fusil, une faux par chaumière, mes braves gens ! et le Prétendant aura demain matin une armée, avec cette armée il s'empare de l'Ecosse ; dans dix jours il est à Edimbourg ; dans vingt jours à Londres, et il règne !

Ma parole est un ordre ; le clan averti porte la nouvelle de votre présence à l'autre clan ; on jure de vous servir, on organise le pays dans l'ombre. Avant le matin, plus de deux mille montagnards étaient armés. Honte aux chefs ! nous avons l'armée. Le lieu de rendez-vous m'est demandé : j'indique la plaine de Glenfinning, où l'on vous attend aujourd'hui à onze heures. Et vous allez vous y rendre.

Vos défenseurs, Charles, n'attendent plus qu'un chef et un drapeau pour marcher. Le chef, c'est vous !

—Et le mouchoir blanc qui entoure votre cou, s'écria le prince Edouard avec un mouvement chevaleresque, sera le premier drapeau sous lequel nous vaincrons les troupes anglaises.

—Prenez garde, Charles ! c'est la couleur du drapeau de la France qui a prêté une oreille si dure à vos souffrances.

—Un emblème que j'ai choisi pour caractériser ma situation présente et que j'ai dessiné de ma main distinguera ma bannière de la bannière française, que je ne désespère pas encore de voir flotter dans nos rangs.

Ensuite le prétendant sortit d'une des poches placés aux deux côtés de sa soutane de prêtre un carré de toile sur lequel étaient représentés en noir un trône et un cercueil, deux images presque inséparables dans l'imagination mélancolique des Stuarts.

—C'est bien triste cela, mon Edouard ! dit Rosemary en attachant lentement avec des épingles l'emblème au drapeau. Douteriez-vous ainsi du succès de votre cause ? demanda Rosemary émue aux larmes et redevenue femme en face d'une pensée superstitieuse, elle si forte il n'y avait qu'un instant.

—Ah ! non je ne doute pas du triomphe de notre entreprise, s'écria le prince Edouard en tombant aux pieds de Rosemary, puisque vous m'apportez de si glorieuses preuves de l'attachement de mon peuple. Mais, grand Dieu ! vous avez du sang à vos pieds, s'écria le prince avec pitié et douleur.

—Ce n'est rien, dit Rosemary pâle et souriante en courant vers la porte de la chambre qu'une main impatiente cherchait à ouvrir : ce n'est rien, Charles : c'est une balle anglaise qui m'a affleuré le genou.

[A CONTINUER.]

POESIE.

DATE LILIA.

Oh ! si vous rencontrez quelque part sous les cieux
Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
Que suivent quatre enfants dont le dernier chancelle ;
Les surveillant bien tous, et, s'il passe auprès d'elle
Quelque aveugle indigent que l'âge appesantit,
Mettant une humble aumône aux mains du plus petit ;
Si, quand la diatribe autour d'un nom s'élançe,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire : — Attendons pour juger,
Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger ?
On est prompt à ternir les choses les plus belles.
La louange est sa as pieds et le blâme a des ailes. —
Si, lorsqu'un souvenir, ou peut-être un romord,
Où le hasard vous mène à la cité des morts ;
Vous voyez, au détour d'une secrète allée,
Prier sur un tombeau dont la route est foulée,
Seal avec des enfants, un être gracieux
Qui pleure en souriant comme l'on pleure aux cieux ;
Si de ce sein bri-é la douleur et Pextase
S'épanchent comme l'eau des félures d'un vase ;
Si rien d'humain ne reste à cet ange éploré ;
Si, terni par le deuil, son ceil chaste et sacré,
Bien plus levé là-haut que baissé vers la tombe,
Avec tant de regret sur la terre retombe
Qu'on dirait que son cœur n'a pas encore choisi
Entre sa mère au ciel et ses enfants ici ;

Quand, vers Pâque ou Noël, l'Église, aux nuits tom-
S'emplit de pas confus et de cires flambantes, [bantes,
Quand la fumée en flots déborde aux encensoirs
Comme la blanche écume aux lèvres des pressoirs,
Quand au milieu des chants d'hommes, d'enfants de fem-
Une âme selon Dieu sort de toutes ces âmes, [mes,
Si, loin des feux, des voix, des bruits et des splendeurs,
Vous voyez se pencher un regard voilé d'ombre
Où se mêle, plus doux encore que solennel,
Le rayon virginal au rayon maternel ;

Oh ! qui que vous soyez, bénissez-là. C'est elle !
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle !
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours !
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours !
C'est elle ! la vertu sur ma tête penchée ;
La figure d'albâtre en ma maison cachée ;
L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds,
Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours ;
La femme dont ma joie est le bonheur suprême ;
Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur ;
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne ;
Qui de mes propres torts me console et m'absout ;
A qui j'ai dit : toujours ! et qui m'a dit : partout !
Elle ! tout dans un mot ! c'est dans ma froide brume
Une fleur de beauté que la bonté parfume !
D'une double nature hymen mystérieux !
La fleur est de la terre et le parfum des cieux !

VICTOR HUGO.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestre, non compris les frais de poste, qui sont de quatre *chelins* par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous ses abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & C^{ie}.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.